

Raymonde Ladefroux, Michèle Petit et Claude-Michèle Gardien

Lecteurs en campagne Les ruraux lisent-ils autrement ?

Éditions de la Bibliothèque publique d'information

Introduction. Les pratiques de lecture en milieu rural : une « énigme » ?

Raymonde Ladefroux

DOI : 10.4000/books.bibpompidou.1784

Éditeur : Éditions de la Bibliothèque publique d'information

Lieu d'édition : Éditions de la Bibliothèque publique d'information

Année d'édition : 1993

Date de mise en ligne : 3 janvier 2017

Collection : Études et recherche

ISBN électronique : 9782842462260



<http://books.openedition.org>

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 1993

Référence électronique

LADEFROUX, Raymonde. *Introduction. Les pratiques de lecture en milieu rural : une « énigme » ?* In : *Lecteurs en campagne : Les ruraux lisent-ils autrement ?* [en ligne]. Paris : Éditions de la Bibliothèque publique d'information, 1993 (généré le 02 février 2021). Disponible sur Internet : <<http://books.openedition.org/bibpompidou/1784>>. ISBN : 9782842462260. DOI : <https://doi.org/10.4000/books.bibpompidou.1784>.

Ce document a été généré automatiquement le 2 février 2021. Il est issu d'une numérisation par reconnaissance optique de caractères.

Introduction. Les pratiques de lecture en milieu rural : une « énigme » ?

Raymonde Ladefroux

L'espace rural et la différenciation des pratiques culturelles

- 1 « On sait combien de ruraux lisent ou écoutent de la musique, on ne sait pas ce que signifie lire ou apprécier de la musique pour un rural. Faute de travaux ethnologiques ou sociologiques sur ces domaines, le différentiel culturel ville/campagne reste une énigme¹. »
- 2 Les recherches sur les pratiques culturelles dans la France rurale sont encore très rares – particulièrement celles qui portent sur la lecture. Les ethnologues ont plutôt privilégié l'analyse de pratiques festives, culinaires... portant la marque de cultures régionales spécifiques. De leur côté, les historiens ont plus souvent approché la lecture en milieu rural sous l'angle de l'école et de l'instruction des couches paysannes. Quant à connaître les pratiques de lecture des ruraux à notre époque, seules les enquêtes sur les pratiques culturelles des Français² soulèvent un peu le voile sur leur intensité et, à un moindre degré, sur quelques-uns de leurs traits qualitatifs – comme le genre d'ouvrages ou de presse lus. Les résultats de ces enquêtes sont toutefois très réducteurs, non seulement par leur sécheresse statistique, mais aussi en raison de l'échelle nationale à laquelle ils se situent : à s'en tenir à leurs seules données, le « milieu rural » apparaît comme un tout homogène, où les comportements à l'égard de la lecture seraient semblables. Il s'agirait d'un milieu peu familier du livre, en raison, notamment, de la présence d'agriculteurs aux faibles niveaux de formation ; en revanche, la presse quotidienne régionale, courroie de la communication locale, y tiendrait une place prépondérante. Quant aux progrès récents des pratiques de lecture enregistrés dans les zones rurales³, ils seraient à mettre au compte de la seule recomposition sociale qu'elles

ont connue au cours des trente dernières années. Cette approche globalisante ne nous semblait pas pouvoir rendre compte de la complexité du « rural », et de la réalité locale.

- 3 Mais cerner la notion de rural constituait une difficulté supplémentaire : le « rural » a toujours été un « espace en creux », où s'engouffrent des fantasmes, des représentations, oscillant entre préjugés négatifs ou idéalisation excessive, qui viennent recouvrir la réalité. Et si cette réalité a toujours été difficile à cerner, elle l'est encore davantage depuis la seconde moitié du siècle, où modernisation plus ou moins intense, urbanisation et évolutions contradictoires se sont conjuguées pour aboutir à une transformation profonde de l'ensemble du territoire rural français, et à sa diversification croissante.
- 4 Le « rural » demeure donc lui-même énigmatique, y compris pour les scientifiques. Le confort de la conception classique du rapport ville/campagne, valable au début des années cinquante et opposant la campagne, « milieu naturel » (mais cultivé) peuplé de paysans en surnombre, réservoir de main-d'œuvre pour la ville définie comme un « milieu technique... lieu d'accumulation des hommes et des capitaux⁴ », est depuis longtemps dépassé. Et le va-et-vient constant des ruralistes entre des conceptions privilégiant une tendance à l'uniformisation des modes de vie urbains et ruraux, ou insistant sur la spécificité de chaque type d'espace, exprime bien la difficulté croissante de parvenir à une définition précise.
- 5 Aussi, plutôt que de privilégier des critères relatifs à la composition sociale (actuellement, même totalement dépourvu de paysans, un espace peut être rural), ou à une « culture rurale » qui serait spécifique, ou de fixer un seuil démographique toujours sujet à caution, nous avons adopté ici une définition minimale, ouverte, du « rural », vu avant tout comme un espace, et fondée sur les critères géographiques et morphologiques objectifs, immédiatement perceptibles, que sont la faible densité démographique, la présence du milieu « naturel », l'éloignement des services et des équipements – et partant, un mode de vie et une relation spécifique au territoire. Par « espace », on entend déjà une « géométrie » – une topographie, une concentration ou une dispersion de l'habitat, une distance aux équipements. Mais aussi, dans une autre acception, une « localité », où s'agencent de façon spécifique des variables économiques, sociales, culturelles, politiques, géographiques.
- 6 Et sans méconnaître l'incidence de la composition socioprofessionnelle ou des caractéristiques démographiques, les chercheurs engagés dans cette étude ont donc posé l'hypothèse d'un effet proprement « spatial » dans la différenciation des pratiques culturelles, et des pratiques de lecture en particulier. Est-ce qu'à l'inégalité sociale ne s'ajouterait pas une inégalité « spatiale », liée au fait de vivre dans ces espaces particuliers, les espaces ruraux, qui se marquerait dans une moindre fréquentation de la lecture ? La distance physique aux équipements, par exemple, n'accentuerait-elle pas la difficulté sociale d'accès aux livres ? Et à vivre dans ces espaces, n'aurait-on pas une approche spécifique de la lecture ?
- 7 Cette hypothèse va dans le sens des propos de Roger Chartier soulignant que « les partages culturels ne s'ordonnent pas obligatoirement selon une grille unique de découpage social, supposée commander l'inégale présence des objets comme la différence des conduites » ; et rappelant qu'au-delà du classement socioprofessionnel, « d'autres principes de différenciation, eux aussi pleinement sociaux, pouvaient rendre raison, avec plus de pertinence, des écarts culturels. Il en va ainsi des appartenances à un sexe ou à une génération, des adhésions religieuses, des solidarités communautaires,

des traditions éducatives ou corporatives, etc⁵. ». Pour nous, il en allait ainsi également des appartenances à un espace singulier, et notamment de l'agencement spécifique, dans cet espace, de ces autres « principes de différenciation sociaux ».

Les traces d'un décalage culturel ?

- 8 L'inégalité spatiale que nous évoquions s'est marquée, des siècles durant, dans un « décalage » entre villes et campagnes dont on peut se demander s'il ne subsiste pas des traces encore aujourd'hui, en dépit des recompositions sociales très rapides qu'ont connues les espaces ruraux.
- 9 Jusqu'à la fin du siècle dernier, à l'exception d'un petit noyau de notables et de quelques colporteurs ou chemineaux qui évoluaient dans des espaces plus larges, l'espace de référence de la plupart des villageois dépassait en effet rarement l'horizon du bourg. Et si à partir du XVIII^e siècle⁶ un grand nombre de villages possédaient une école, la répartition en était très inégale selon les régions, jusqu'au milieu du siècle suivant. Quand il y avait une école pour les jeunes filles, l'enseignement se bornait fréquemment à leur inculquer des notions ménagères. Celui concernant les garçons comportait la lecture, l'écriture et le calcul, mais le temps réservé à l'étude se limitait aux plages laissées libres par les travaux agricoles. En outre, l'école était une arme religieuse : pour lutter contre la Réforme et conforter son influence, l'Église, qui avait l'essentiel du pouvoir de contrôle sur l'enseignement, a durant longtemps limité les exercices de lecture aux livres de piété. Et elle bannissait « les livres de fable, les romans et toutes sortes de livres profanes et ridicules dont on se sert souvent pour commencer à apprendre à lire, de peur que se remplissant la mémoire des choses qu'ils y lisent, ils ne prennent des impressions contraires aux sentiments de religion et de piété qu'on pourrait instituer en ne leur donnant que de bons livres⁷ ». Le Siècle des lumières ne semble pas avoir été plus ouvert à l'instruction des paysans, si on note que Voltaire écrivait à La Chalotais : « Je vous remercie de proscrire l'étude chez les laboureurs. Moi qui cultive la terre, je vous présente requête pour avoir des manœuvres et non des clercs tonsurés. Envoyez-moi des frères ignorantins pour conduire mes charrues et pour les atteler⁸ ! »
- 10 Dans des espaces si enclavés, où le brassage social était très limité, et l'influence du hobereau et du curé généralement pesante, l'ouverture à la culture livresque restait très réduite : même les plus instruits des paysans ne disposaient pour tout imprimé que de livres de piété, et au mieux, en guise de « littérature profane », de la « littérature bleue⁹ » et des almanachs apportés par les colporteurs.
- 11 Cependant, à partir de la Révolution, le principe de l'égalité de l'espace commence à être posé, avec comme première application le découpage de l'espace national en départements. La multiplication des écoles de campagne au cours du XIX^e siècle s'intensifie encore avec les lois « Jules Ferry » de 1881 et 1882, instituant l'instruction primaire gratuite, obligatoire et laïque. Cette réforme a constitué une étape décisive dans la transformation des espaces ruraux, contribuant notamment à la rupture avec les dialectes locaux et à l'apprentissage généralisé du français. Le rôle de l'instituteur laïque a été primordial : certains instituteurs, tel Freinet, ont innové des types d'enseignement adaptés aux écoliers des campagnes. Ils ont également contribué à l'émancipation et à la promotion sociale d'un certain nombre de ruraux parmi les plus doués, tout en donnant un sentiment de dignité à ceux qui, obligés de rester « à la

terre », ont obtenu le « certificat d'études ». Enfin, l'école laïque a pu ouvrir un champ nouveau aux pratiques de lecture des ruraux, contrebalançant parfois l'emprise de l'Église¹⁰ qui continuait à stigmatiser « les mauvais livres », et la « mauvaise presse », objets d'une double censure, diocésaine et romaine, allant jusqu'à s'exercer sur les livres scolaires. Cette implantation de l'école primaire dans l'ensemble des villages français s'est accompagnée d'une multiplication des collèges et lycées dans les petites villes desservant ces campagnes, dont les services d'internat assuraient l'hébergement des élèves venus des campagnes de leur ressort.

- 12 En dépit de la présence forte de l'école primaire, le niveau d'instruction de beaucoup de ruraux, et en particulier des paysans, n'en est pas moins resté très faible jusqu'à une période récente, car le travail des champs a longtemps empiété sur le temps de l'étude, soit en réduisant la scolarité à la période de stricte obligation légale, soit même par l'absentéisme scolaire durant les périodes de plus grande activité agricole. On comprend donc que dans ces conditions, « en 1954, plus du tiers des jeunes paysans sortent de l'école sans avoir obtenu le certificat d'études¹¹ ».
- 13 Notons que de nos jours, les « regroupements scolaires » ont de nouveau rétabli une inégalité des espaces en matière de répartition des établissements : et aux temps réservés aux travaux agricoles qui pénalisaient les écoliers des campagnes d'antan se sont substitués des temps de déplacement, parfois très lourds, qui entraînent à la fois, pour les jeunes ruraux, fatigue et réduction du temps consacré au travail personnel...
- 14 Outre les problèmes liés à la fréquentation scolaire, les habitants des espaces ruraux, jusqu'au milieu de notre siècle, ont dû faire face à un déficit de l'imprimé. Certes, à partir de la fin du siècle dernier, la presse quotidienne a été largement diffusée dans les campagnes, grâce aux services d'abonnement ou aux petits points de vente, et sa lecture s'en est généralisée surtout durant la Grande Guerre, car elle permettait de suivre les nouvelles du front. Mais le livre est resté un objet rare pour les ruraux, les bibliothèques étant essentiellement urbaines, même si les écoles étaient tenues de maintenir un petit fonds de livres à la disposition des élèves et des adultes : la plupart du temps, il ne s'agissait que de quelques ouvrages choisis par l'instituteur et rarement renouvelés, rangés au fond d'une armoire scolaire. Et si quelques expériences pilotes de bibliobus sont apparues à partir de la fin de la Première Guerre mondiale, elles n'ont touché que des zones extrêmement limitées du territoire français.
- 15 Le retard en matière de niveaux de scolarisation et la rareté de l'imprimé au long des siècles ont-ils laissé des traces qui pourraient contribuer à expliquer la moindre pratique de la lecture dans les espaces ruraux ? Serait-ce notamment le cas pour les agriculteurs, par « reproduction » de ce qu'avaient connu les générations antérieures, puisque c'est cette profession qui a rencontré, même dans un passé récent, le plus d'obstacles dans sa fréquentation scolaire ? Mais, fortement représentés dans les espaces ruraux jusque dans les années cinquante, les agriculteurs y sont devenus partout minoritaires (les actifs du secteur primaire ne représentent plus que 17 % des actifs ruraux). Pourtant, leur influence dans la vie des villages reste forte, car si le pouvoir local, dont ils ont longtemps été les détenteurs presque exclusifs, a tendance à leur échapper, ils demeurent souvent nombreux dans les conseils municipaux. Ils ont donc un pouvoir de décision dans l'implantation des différents équipements – dont éventuellement une bibliothèque. Toutefois, cette influence des agriculteurs au sein des communes débouche-t-elle forcément sur les lourdeurs du passé ? Il ne faut pas oublier en effet que la modernisation à marche forcée et l'internationalisation des marchés ont

radicalement modifié les professions agricoles. Et quelle que soit leur place dans la hiérarchie professionnelle, tous les agriculteurs ont des relations croissantes avec le monde urbain. La perception de l'espace s'est modifiée et élargie, pour les producteurs les plus intégrés au modèle dominant de l'économie mondiale, comme pour ceux qui se consacrent à des productions « locales », certes puisées aux sources de la tradition, mais s'ouvrant à des marchés plus amples, nationaux ou internationaux.

- 16 Cette mutation de l'agriculture suppose aussi que tous les paysans fréquentent les supports écrits de l'information. À l'approche empirique acquise au contact permanent avec le milieu s'ajoute maintenant une approche spéculative, aidée par des lectures techniques et économiques et par un recours croissant à l'informatique. Ces lectures professionnelles concernent également les femmes, car leurs activités au sein des exploitations sont de plus en plus spécifiques et qualifiées (elles ont souvent la responsabilité de la gestion).
- 17 De fait, on constate que les agriculteurs ont participé à la progression des taux enregistrés dans les pratiques de lecture en milieu rural au cours des deux dernières décennies¹².

La transformation des sociétés rurales tend-elle à atténuer « le différentiel culturel ville/campagne » ?

- 18 Mais au vu des profonds changements dont les sociétés rurales ont été le théâtre au cours des trois dernières décennies, qui ont entraîné des modifications importantes dans leurs rapports à l'espace, dans leurs modes de vie et leurs habitudes de consommation, de plus en plus proches, à première vue, des « modèles urbains », on peut se demander quelle peut être la part des héritages. Ne va-t-on pas vers une uniformisation des modes de vie, et, partant, des pratiques culturelles, sur l'ensemble du territoire ?
- 19 En effet, par suite de leur recomposition sociale récente, les communes rurales abritent actuellement des populations qui, par leur activité professionnelle, sont en contact quotidien avec le milieu urbain. Dans la plupart de ces communes réside une population active majoritairement composée d'employés, d'ouvriers et de cadres moyens (en 1990, 74 % des ruraux actifs sont des salariés¹³), dont une proportion croissante de femmes ; parmi elles, beaucoup d'épouses d'agriculteurs exercent une activité professionnelle non agricole, et souvent urbaine, exigeant parfois une qualification assez poussée¹⁴.
- 20 Les communes rurales, outre cette population active, comptent un fort pourcentage de retraités (41 % de la population rurale ; soit 11 % de retraités agricoles et 30 % de retraités autres qu'agricoles¹⁵). Ces derniers ne sont pas tous d'origine rurale, beaucoup ont été des urbains, de naissance ou du moins durant leur vie active.
- 21 De telles transformations ont abouti à de nouvelles formes de brassage social, car les liens de sociabilité restent plus étroits en campagne qu'en ville : 82 % des ruraux fréquentent leur voisinage contre seulement 68 % des Parisiens, et, parmi les ruraux, neuf agriculteurs sur dix déclarent être en relation avec la quasi-totalité des habitants de leur village¹⁶. Ce brassage s'accompagne d'un mode de vie commun, résultant du mode d'utilisation de l'espace et des distances d'accès aux services : « Il n'y a pas de catégories sociales dominantes dans l'espace rural : tous les cadres, ouvriers, jeunes et

retraités vivant sur un même lieu ne sont pas nécessairement unis par leurs rapports de production, tous le sont par leurs modes de vie. Et c'est ainsi que les rapports entre groupes sociaux eux-mêmes évoluent¹⁷. »

- 22 En outre, les contacts avec la ville sont largement facilités grâce à la forte motorisation des ruraux (33 % des ménages ruraux possèdent deux voitures contre seulement 22 % des ménages urbains¹⁸). En effet, les plus petites localités ne disposent d'aucun service à l'intérieur même de leur espace administratif, mais toutes sont desservies par un centre urbain, plus ou moins distant, plus ou moins important suivant les types d'espace. Les plus modestes de ces centres assurent les besoins commerciaux et sanitaires de la population environnante et fournissent aussi au moins quelques services culturels et de loisirs, dont généralement une bibliothèque, municipale ou à statut privé.
- 23 Car après une longue période de stagnation, l'implantation de bibliothèques municipales dans les petites localités s'est accélérée, notamment durant la décennie quatre-vingt. La multiplication de ces bibliothèques a été favorisée en particulier par les lois de décentralisation qui ont permis souvent aux bibliothèques départementales de prêt de bénéficier de crédits plus importants. De surcroît, beaucoup de petits villages dépourvus de commerces bénéficient maintenant d'une desserte des bibliobus de ces BDP¹⁹ qui fournissent aux habitants des prêts directs ou un service de dépôt de livres en mairie et/ou dans un établissement scolaire. La vie associative, très active dans les campagnes, a également contribué à l'installation de structures de prêt.
- 24 Enfin, l'acquisition de bibliothèques personnelles a été largement facilitée, tant par l'existence des clubs du livre, notamment France Loisirs, que par la diffusion de masse de livres bon marché, disponibles sur les rayons des supermarchés auxquels recourent beaucoup de ruraux.
- 25 Les facilités de contacts permanents avec la ville et une meilleure répartition de l'offre de lecture sont-elles suffisantes pour résorber les inégalités spatiales et le « décalage » dans les pratiques de lecture ? Car la motorisation ne gomme pas totalement les distances... Même non motivés, les citadins rencontrent des opportunités culturelles dans leur horizon familial. Pour les ruraux, cela suppose toujours une démarche active.
- 26 Or les difficultés pour approcher les livres ne sont pas seulement liées à la distance physique. Des siècles de repli des campagnes et d'indifférence intéressée (la phrase de Voltaire citée plus haut en est l'illustration), voire de mépris des citadins « cultivés » à l'égard de l'instruction des couches paysannes, ont contribué à l'image dévalorisante du mot « paysan ». Certes, il y a eu, au cours du dernier siècle, de courtes périodes de réhabilitation de cette image en termes de valeurs morales, plus qu'en termes de savoir « intellectuel ». Mais le mépris et la méconnaissance l'ayant le plus souvent emporté, beaucoup de personnes d'origine rurale se trouvent encore déchirées entre sentiment d'infériorité et réaction de fierté à l'égard d'un monde urbain qui tend à les discriminer – et notamment du symbole du pouvoir central, Paris.
- 27 Pourtant les mutations structurelles des campagnes des quarante dernières années se sont également répercutées dans le domaine culturel : la scolarité obligatoire jusqu'à 16 ans, les contacts permanents avec des populations urbaines et étrangères, consécutifs en particulier aux migrations de vacances, la pénétration généralisée des grands médias dans les villages, font qu'en matière de savoir académique et d'accès à la communication de masse, les ruraux tendent à « rattraper » rapidement les urbains. Et à cet égard les mouvements ruraux du type de la Jeunesse agricole chrétienne (JAC) et

les intermédiaires culturels, issus des couches moyennes intellectuelles, ont peut-être joué un rôle essentiel, en favorisant la passerelle entre la diffusion de la culture dominante et une revalorisation des cultures traditionnelles locales.

- 28 En dépit de leurs multiples évolutions, il semble que les sociétés rurales françaises conservent souvent des valeurs propres : sociabilité, place encore importante des liens familiaux et parfois des valeurs religieuses, du travail, des dons et des échanges dans la vie économique locale. Et ces valeurs ont peut-être des effets qui se marquent dans les pratiques de lecture. Mais un dernier trait caractérise très fortement ces espaces : leur extrême diversité.

Une mosaïque de pays, des pratiques différenciées ?

- 29 Les données quantitatives des enquêtes sur les pratiques culturelles des Français laissent aussi de grandes interrogations, car, comme l'observe Pierre Moulinier, « ces enquêtes par sondage définissent par ailleurs un *homo ruralis* abstrait, indépendant de la géographie et des modes de vie. Les catégories de l'Insee appliquées à ces sondages (moins de 2 000 habitants agglomérés) ne permettent évidemment pas de rendre compte de la diversité des terroirs français et du rapport à la culture que celle-ci implique²⁰ ».
- 30 C'est qu'en effet, il n'existe pas « une France rurale » soumise aux mécanismes déterministes de sa composition sociale, mais une mosaïque de sociétés rurales, au sein desquelles les facteurs géographiques – dispersion ou regroupement de l'habitat, distance aux équipements – et historiques – intensité et nature des pratiques culturelles locales ou régionales – jouent un rôle déterminant dans les modes de vie. Et on peut se demander si les frontières régionales délimitant des modèles culturels distincts hérités du passé ne prennent pas le pas sur les facteurs sociaux *stricto sensu*. Les nombreuses zones de l'espace français désignées sous le terme de « pays » dans une acception locale, « pays bigouden » en Bretagne, « pays de Caux » en Normandie, ne restent-elles pas de fortes entités sur le plan humain et culturel ? Au sein d'une telle diversité, pourquoi les communautés villageoises, souvent si attachées à leurs particularités, adopteraient-elles une attitude uniforme à l'égard de la lecture ?
- 31 De surcroît, la recomposition sociale récente s'est traduite dans des dynamiques diverses au sein de l'espace rural français : si certaines régions se trouvent en voie de dépeuplement et d'abandon, 60 % des communes rurales ont enregistré des gains démographiques depuis une quinzaine d'années. Ces espaces ruraux en croissance présentent des caractères différents, selon qu'il s'agit d'espaces périurbains vivant fortement dans l'orbite d'une ville importante, ou simplement des « campagnes vivantes », comme les dénomme Bernard Kayser. Ces dynamiques sociospatiales très contrastées se traduisent-elles dans des formes différentes d'approches de la lecture ?

« Des chiffres et des lettres » : méthodes

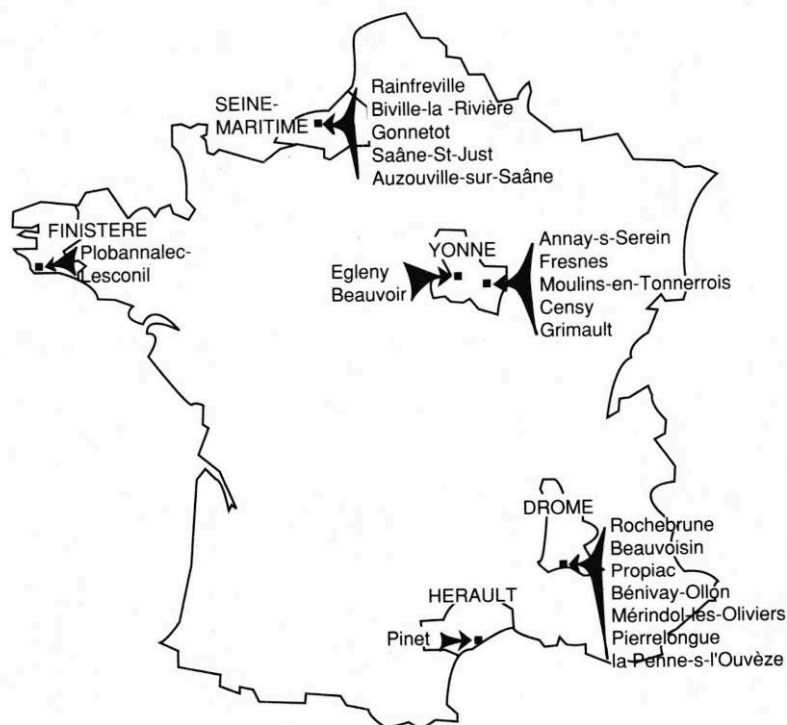
- 32 Les questions posées appelaient une perspective pluridisciplinaire et comparative, combinant, à l'échelle du « local », méthodes quantitatives et qualitatives.
- 33 Seule une approche pluridisciplinaire rendait possible la prise en considération des multiples variables caractérisant chaque site – types d'espace, dynamiques culturelles

propres, compositions sociales, modes de vie et mentalités, forgés à la fois grâce à la diversité des expériences passées et d'évolutions récentes différenciées. La recherche a donc été effectuée par des chercheurs formés non seulement à la géographie, mais également à la sociologie, à l'ethnologie et à la psychanalyse et ayant en commun une expérience de travail à deux échelles, locale et nationale.


- 34 Le recours simultané aux méthodes quantitatives et qualitatives devait permettre de disposer d'outils statistiques pour apprécier l'inégale fréquentation de l'imprimé, et tenter de mettre en résonance variables sociologiques et différences spatiales et culturelles. Il devait également permettre de repérer des écarts ou des similitudes dans les pratiques, les usages, les manières de lire, les représentations ou modèles de la lecture, les stratégies et modalités de l'appropriation de l'imprimé, et les réseaux et formes de sociabilité qui lui étaient liés.
- 35 La problématique a présidé aussi au choix des terrains. Dans un premier temps, nous souhaitions pouvoir procéder à l'analyse comparée de localités présentant des compositions sociales très proches, et des caractéristiques spatiales et/ou culturelles différenciées, et à l'inverse, des caractéristiques spatiales et/ou culturelles proches et des compositions sociales différenciées. Une telle démarche, sous cette forme, s'est vite avérée inappropriée : le nombre élevé de variables qui se combinent pour composer des « types » de configuration sociale, ou des « types » d'espace, aurait requis, pour les mettre en résonance terme à terme, une démultiplication des sites étudiés. De surcroît, l'impossibilité de disposer, au moment de l'enquête, pour les communes de petite taille, de données détaillées sur la composition socioprofessionnelle des populations – données seulement disponibles au niveau cantonal – nous a conduits à adopter des principes de choix un peu différents.
- 36 Nous avons donc privilégié certaines variables – comme la proportion des actifs agricoles, et la proportion d'actifs récemment arrivés dans la commune, deux indicateurs des principaux changements de la France rurale actuelle – pour sélectionner des communes aux compositions sociales proches, en faisant varier les contextes géographiques et culturels. Inversement, nous avons retenu des communes présentant des compositions sociales différentes, situées dans un même type d'espace (rural de faible densité/périurbain, ou milieu marin/milieu agricole). Six communes rurales – ou groupes de communes – ont ainsi été retenues, dans six « pays » – pays bigouden, pays de Caux, Puisaye, Tonnerrois, Biterrois viticole, Baronnie (*cf.* fin de ce chapitre).
- 37 Un important travail de terrain a été effectué, qui a permis, sur l'ensemble des six sites étudiés, la collecte d'environ cinq cents questionnaires fermés, et la réalisation d'une cinquantaine d'entretiens approfondis auprès de personnes présentant des caractéristiques sociodémographiques et des rapports à la lecture très différenciés. Dans chaque région, ils ont été complétés par des entretiens auprès de professionnels du livre, de responsables des pouvoirs locaux, d'animateurs associatifs, ainsi que de personnes suffisamment âgées pour avoir conservé la « mémoire » du lieu.
- 38 Six terrains d'enquête, dans six « pays » fortement différenciés, la prise en considération de nombreuses variables et de leur agencement complexe, un lourd traitement statistique ; des analyses d'entretiens souvent longs : c'est dire l'ampleur de cette étude « exploratoire », et l'importance des matériaux recueillis. Cet ouvrage s'attache à présenter les principales tendances mises en évidence par une première exploitation des données statistiques rassemblées, et une première « lecture » des

entretiens, et à dégager des pistes de recherche qui appellent, selon nous, des approfondissements.



- 39 Il se décompose en deux parties. Dans la première sont analysées l'intensité des pratiques de lecture dans les différents sites étudiés, et les principales formes qu'elles revêtent : à ce niveau, c'est surtout la différenciation de ces pratiques en fonction des singularités locales qui est sensible. Dans la seconde, on tente d'approcher « ce que signifie lire pour un rural », et d'identifier différents modèles sous-jacents aux façons de lire de ceux que nous avons rencontrés : et ce sont alors plus des usages partagés qui se font entendre d'un site à l'autre.






Les sites de la recherche

- 40  En pays bigouden, dans la Bretagne du Sud, a été retenue la commune de Plobannalec-Lesconil, divisée en deux secteurs contrastés : un secteur sur le littoral, le petit port de pêche de Lesconil, et, distant de 3,5 kilomètres du premier, un secteur tourné vers les terres, le chef-lieu de la commune, Plobannalec. Outre le contraste milieu marin/milieu agricole, les deux parties de cette localité se différencient par la répartition de leurs habitants : le secteur littoral est densément peuplé, au sein d'un habitat de type lotissement, alors que le secteur nord se caractérise par un peuplement plus dispersé, réparti en écarts ou en petits hameaux. Par suite d'une forte concentration de l'activité agricole au cours des dernières décennies, il ne subsiste que quelques grosses fermes pratiquant la culture des céréales et l'élevage bovin. Dans les petites fermes d'autrefois vivent des retraités dont les enfants se sont souvent dirigés vers les métiers de la mer, plus lucratifs et en plein essor durant les années 1950-1960. Mais depuis une dizaine d'années, la pêche se trouve confrontée à un certain nombre de difficultés. Cependant, dans cette zone en lisière d'un littoral pittoresque alternant

les rochers et les plages de sable, le tourisme est florissant, aussi la commune compte-t-elle plusieurs centres de vacances et beaucoup de gîtes ruraux.

- 41  Le deuxième terrain, situé en Normandie, dans le pays de Caux, regroupe cinq villages localisés à une quarantaine de kilomètres de Rouen ; quatre d'entre eux (Auzouville-sur-Saône, Saône-Saint-Just, Biville-la-Rivière, Rainfreville) s'égrènent dans un fond de vallée assez étroit, tandis que le cinquième, Gonnetot, est un village regroupé sur le plateau dominant la vallée. L'habitat de cette région normande est fortement typé : « masures » en torchis et traverses de bois ou maisons de briques au toit d'ardoises, les unes et les autres au milieu d'herbages cernés par des talus plantés d'arbres. Les nombreux ouvriers agricoles qui, il y a moins de vingt ans, représentaient une part importante de la population, ont cédé la place à des employés du tertiaire, mais certains villages ont gardé une proportion encore notable d'agriculteurs. Nombre d'entre eux sont d'origine belge, leurs parents ayant reçu des aides pour venir s'installer sur des fermes laissées vacantes par des agriculteurs cachois tués au cours de la Première Guerre mondiale. L'agriculture, pratiquée sur le plateau, est consacrée aux cultures industrielles, betterave et lin, ainsi qu'aux céréales, tandis que les prés de fond de vallée sont affectés à l'élevage des vaches et des moutons ; des bois recouvrent les versants. Situés au cœur d'une région en crise, où la natalité a été très forte jusqu'à une époque récente, où les niveaux de formation sont bas, ces villages abritent un nombre important de chômeurs. Aussi les niveaux de vie de la population sont-ils restés faibles. Mais la beauté des paysages et la proximité du port de Dieppe, situé à une vingtaine de kilomètres, avec son terminal de liaisons transmanche, assurent une activité touristique de week-end et de vacances assez intense, ce qui a apporté des compléments de ressources à un certain nombre d'agriculteurs grâce à la reconversion en gîtes ruraux et chambres d'hôtes des vastes bâtiments des fermes traditionnelles.
- 42 Dans l'Yonne, département bourguignon constituant une zone de transition entre la région parisienne et les pays de Saône et du Rhône, ont été sélectionnés deux groupes de villages :
- 43  Le premier, situé à la frontière de la Puisaye, dans le canton de Toucy, à dix-sept kilomètres à l'ouest de la ville d'Auxerre, chef-lieu du département, est composé de deux villages contigus, Égleny et Beauvoir. Leur habitat, relativement groupé, s'étale en araignée au long des axes routiers, au milieu d'un large paysage de collines plantées d'une mosaïque de cultures de céréales et d'oléagineux. Ces deux villages ont des dynamiques différentes : Égleny a perdu en trente ans tous les commerces d'autrefois, et aurait même vu disparaître son café si la mairie ne s'était attachée à son maintien. C'est surtout un village de retraités, autochtones ou anciens employés ou ouvriers venus de la région parisienne. Toutefois, un petit lotissement récent a fourni au village l'apport de quelques ménages plus jeunes d'employés et d'ouvriers travaillant à Auxerre. Beauvoir, au contraire, dont la ruralité était beaucoup plus prononcée il y a trente ans, s'est, depuis les années soixante-dix, agrandi d'un très important lotissement où vivent des employés, des ouvriers et quelques cadres travaillant à Auxerre. Beauvoir fonctionne donc comme un espace périurbain du chef-lieu de département. L'activité agricole, dans les deux villages, s'est concentrée ; et les petites parcelles dispersées, tenues par de petits propriétaires exploitants, ont cédé la place à quelques exploitations fortement mécanisées s'étendant sur de vastes surfaces remembrées. Dans ces villages à l'écart du tourisme, la proximité de la région

parisienne se manifeste cependant par un nombre important de résidences secondaires.

- 44  Le second terrain choisi dans le département de l'Yonne, à une quarantaine de kilomètres au sud-est d'Auxerre, entre les villes de Tonnerre au nord et Avallon au sud, est constitué de cinq communes, Annay-sur-Serein, Censy, Moulins-en-Tonnerrois, Fresnes et Grimault, situés autour du village de Noyers. Cette partie de l'Yonne est une zone de faibles densités démographiques dont la population se répartit en très petits villages situés dans un paysage de plateaux, et où les cultures de céréales alternent avec des bois ; outre la céréaliculture, cette zone de l'Yonne pratique l'élevage bovin. Les agriculteurs y sont encore nombreux, ainsi que les retraités – anciens agriculteurs, mais aussi anciens cadres venus de la région parisienne ; enfin, la proximité de Noyers, village touristique, a attiré quelques artistes.
- 45 Les deux derniers terrains ont été choisis dans le Sud de la France.
- 46  L'un, Pinet, est un village viticole situé dans un paysage de coteaux jouxtant la plaine du Languedoc, non loin de l'étang de Thau. Dans une région en crise, ce village s'est assuré une relative prospérité, en jouant la carte de l'amélioration qualitative et des appellations d'origine. La moitié des actifs trouvent à s'employer sur place. Parmi ceux-ci, une fraction notable se consacre encore à la viticulture : propriétaires d'exploitations de dimensions petites ou moyennes, ces vigneron sont pour la plupart descendants d'anciens journaliers, fréquemment d'origine espagnole, qui ont connu une ascension récente. Le village abrite une population composée pour une large part de parentèles où les liens sont restés forts. Dans son ensemble, la structure sociale pinétoise ne présente pas d'écarts très importants, et le brassage social y est fréquent.
- 47  Enfin, au cœur des Baronnies, dans les Alpes du Sud, dans un paysage de moyenne montagne où les densités démographiques sont faibles, ont été retenus sept villages : Bénivay-Ollon, Beauvoisin, La Penne-sur-l'Ouvèze, Propiac, Rochebrune sont de très petites unités communales à l'habitat agrippé à des pentes abruptes, parfois villages de « bout du monde ». Pierrelongue, bien qu'enserré entre rivière et montagne, se trouve désenclavé par sa position en bordure de la route reliant la montagne à la vallée, et Mérindol-les-Oliviers, le plus important des six, s'ouvre sur un vaste horizon de collines. Le relief de cette zone en a fait de tout temps un lieu de refuge. Son activité principale reste l'agriculture, assez peu mécanisée en raison de la topographie : les petits propriétaires pratiquent des cultures méditerranéennes, notamment fruits à noyaux et vigne, mais doivent peu à peu renoncer à deux cultures jusqu'alors dominantes, l'olivier et le tilleul, actuellement en crise. La beauté de la région et son soleil estival permettent également à certains de ces agriculteurs de miser sur le tourisme en ouvrant de nombreux gîtes ruraux. Elle a en outre attiré un certain nombre de retraités urbains issus de catégories sociales aisées.

NOTES

1. Pierre Moulinier, « L'évolution des pratiques culturelles des ruraux », *Cosmopolitiques*, numéro spécial, juin 1990. Actes du colloque « Mutations du monde rural, mutations de la société et de la culture », Albi, 10-11 mars 1990, p. 134.
2. *Nouvelle enquête sur les pratiques culturelles des Français en 1989*, Paris, ministère de la Culture/La Documentation française, 1990.
3. Entre 1973 et 1988, on observe une progression sensible de la lecture de livres à deux extrêmes : elle concerne les communes rurales (où le taux de lecteurs de livres est passé de 52 à 65 %) et petites agglomérations de moins de 20 000 habitants d'une part, Paris et son agglomération d'autre part, tandis que les autres types d'espaces urbains sont en régression ou en stagnation.
4. Cf. Nicole Mathieu, « La notion de rural et les rapports ville-campagne en France. Des années cinquante aux années quatre-vingt », *Économie rurale*, 197, mai-juin 1990, p. 35-41.
5. Roger Chartier, *L'Ordre des livres*, Aix-en-Provence, Alinéa, 1992, p. 19.
6. Cf. Roger Chartier, Marie-Madeleine Compère et Dominique Julia, *L'Éducation en France du XVI^e au XVIII^e siècle*, Paris, Sedes, 1976 ; François Furet et Jacques Ozouf, *Lire et écrire. L'alphabétisation des Français de Calvin à Jules Ferry*, Paris, Minuit, 1977.
7. Cité in Roger Chartier et al., *L'Éducation en France*, op. cit., p. 11.
8. Cité par Emmanuel Le Roy Ladurie, in Georges Duby et Armand Wallon (dir.), *Histoire de la France rurale*, Paris, Seuil, t. 2, 1975-1976, p. 533.
9. Cf. Geneviève Bollème, *La Bibliothèque bleue, la littérature populaire du XIV^e au XIX^e siècle*, Paris, Gallimard, 1971.
10. Même si les discours de l'Église et de l'école sur la lecture se rejoignaient souvent... Cf. à ce sujet Anne-Marie Chartier et Jean Hébrard, *Discours sur la lecture : 1880-1980*, Paris, BPI-Centre Georges-Pompidou, 1989.
11. Cf. Annie Moulin, *Les Paysans dans la société française. De la Révolution à nos jours*, Paris, Seuil, 1988, coll. « Points », mise à jour 1992, p. 209.
12. Le taux de lecteurs chez les agriculteurs est passé de 46 % en 1973 à 52 % en 1988.
13. Cf. Bernard Kayser (dir.), « Des campagnes vivantes », in *Naissance de nouvelles campagnes*, Paris, Datar/Éditions de l'Aube, 1993, p. 12.
14. Cf. Jean-Paul Laborie, « Les petites villes, chance de l'espace rural », in Bernard Kayser (dir.), *Naissance de nouvelles campagnes*, op. cit.
15. Cf. Jean-Claude Bontron, « La reprise démographique confirmée », in Bernard Kayser (dir.), *Naissance de nouvelles campagnes*, op. cit., fig. 5, p. 28.
16. Bernard Kayser, « Les pratiques culturelles des ruraux », in *Aujourd'hui la culture du monde rural. De l'ivraie à l'ivresse*, deuxième université rurale de Vaison-la-Romaine, université de Toulouse-le-Mirail, 1987, p. 27-28.
17. Monique Rebillet et Chantal Veleine, « Flagrant délit de braconnage culturel sur les territoires ruraux », in *Aujourd'hui la culture du monde rural*, op. cit.
18. Jean-Claude Bontron, « Les pratiques culturelles des ruraux », art. cit., p. 33.
19. Sur l'implantation des BDP dans l'espace rural français, cf. notamment Bertrand Calenge, « Les bibliothèques centrales de prêt : naissance de la lecture publique rurale », in Martine Poulain (dir.), *Histoire des bibliothèques françaises*, Paris, Promodis/Cercle de la librairie, t. IV, 1992.
20. Pierre Moulinier, « L'évolution des pratiques culturelles des ruraux », art. cit., p. 135.